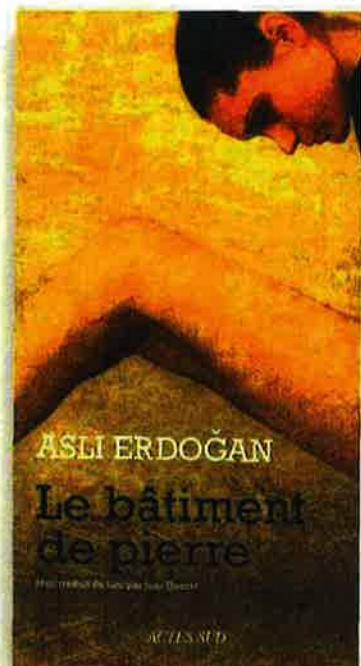




Si c'est un homme

Dans un récit poignant magnifié par une écriture métaphorique, l'écrivaine turque Asli Erdogan évoque le sort de l'un de ses proches mort sous la torture dans une prison de son pays.



L'auteure Asli Erdogan

Dès l'incipit de son récit intitulé *Le Bâtiment de pierre*, Asli Erdogan qui a trouvé asile en Autriche, donne le ton : "Les faits sont patents, discordants, grossiers. Ils entendent parler fort. A ceux qui s'intéressent aux choses importantes, je laisse les faits, entassés comme des pierres géantes. Ce qui m'intéresse, moi, c'est seulement ce qu'ils chuchotent entre eux. De façon indistincte, obsédante." Ce "ils", ce sont les opposants politiques, les militants et les gosses des rues, voleurs et petits délinquants enfermés pêle-mêle dans ce bâtiment de pierre dont "des ombres montent l'escalier, mais personne, jamais ne descend". Quiconque pénètre dans le bâtiment de pierre quitte définitivement le monde des hommes, l'arbitraire y règne et le sort des prisonniers est scellé d'avance. "A chaque question, il faut faire une réponse brève, une destinée tient en quelques phrases."

Asli Erdogan sait exactement de quoi elle parle lorsqu'elle évoque cette "*dislocation sans fin qui est la vie*". Contrainte de quitter la Turquie pour fuir un harcèlement policier devenu constant, et après y avoir subi un viol, cette militante des droits de l'Homme et des minorités – arménienne et kurde, en particulier – a eu la colonne vertébrale blessée par un coup de matraque lors d'une manifestation. Depuis, elle souffre d'une douleur chronique qui ne lui laisse pas de répit.

On descend avec ce livre dans les profondeurs et les abysses de l'âme humaine; et on est à la limite de l'étouffement, comme dans cette scène qui voit passer "*un bataillon de blessés laissant traîner derrière eux leurs bandages, portant les morts sur leur dos, vaincus, couverts de boue*". Cet ouvrage qui brise

l'un des non-dits de la vie en Turquie est un tour de force formel d'autant plus remarquable qu'il exprime à travers une centaine de pages denses le thème du corps soumis à la torture.

Le témoignage cru d'Asli Erdogan est celui d'une femme rebelle de l'actuelle Turquie, qui a abandonné une belle carrière de physicienne pour se consacrer à l'écriture, et pour montrer que la dignité humaine est aussi avant tout capacité à renoncer à un certain confort et à se révolter, du moins à ne pas fermer les yeux sur le sort de ces milliers de femmes et d'hommes offensés, blessés et brisés par les structures politiques et idéologiques sectaires. Les articles de cette romancière et nouvelliste, souvent jugés subversifs, en ont fait une voix dérangeante et nous rappellent dans le grand vacarme du monde ce que doit être la mission première de l'écrivain. L'écrivaine autrichienne Ingeborg Bachmann dit à juste titre que "la tâche de l'écrivain ne peut consister à nier la douleur ni à effacer ses traces ou à dissimuler son existence. Il doit au contraire en admettre la réalité et, en outre, nous la faire admettre, afin que nous puissions voir. Voilà ce que l'art devrait réaliser : réussir à nous dessiller les yeux". C'est à cela que contribue le témoignage à la fois percutant et poétique d'Asli Erdogan dont il faut saluer l'engagement en faveur des droits de l'Homme et des minorités.

Il faut oser affronter les ombres et les ténèbres pour se souvenir que l'on meurt encore pour un oui ou un non, quelque part à travers le monde. Il faut se souvenir de ces quelques vers d'un poème de Paul Celan qui dit : "L'œuvre privée du pouvoir de parole, fais savoir qu'il se passe toujours, encore, quelque chose, non loin de toi." Il faut enfin oser affronter le «labyrinthe des âmes» pour mieux se rendre compte que les pires forces de destruction ne peuvent en rien altérer la beauté des mots.

Alexandre Malek Azarian



CULTURE / livre / Turquie

Asli Erdogan

Plongée dans les abysses de l'âme humaine

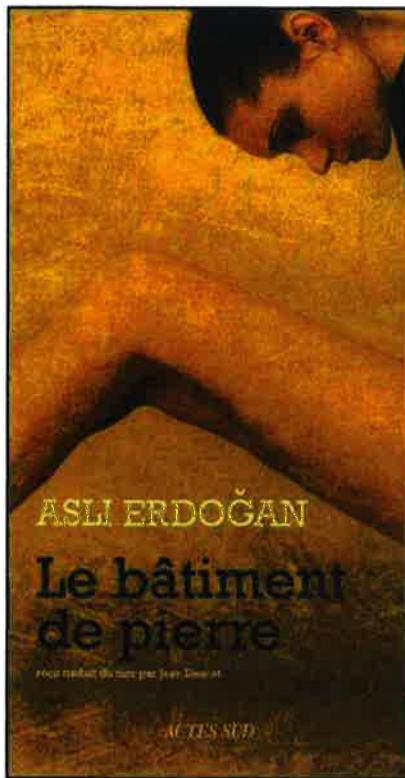
Dans un récit poignant magnifié par une écriture métaphorique, l'écrivaine turque Asli Erdogan évoque le sort de l'un de ses proches mort sous la torture dans une prison de son pays.

Dès l'incipit de son récit intitulé *Le bâtiment de Pierre*, Asli Erdogan, qui a trouvé asile en Autriche, donne le ton : « Les faits sont patents, discordants, grossiers. Ils entendent parler fort. A ceux qui s'intéressent aux choses importantes, je laisse les faits, entassés comme des pierres géantes. Ce qui m'intéresse, moi, c'est seulement ce qu'ils chuchotent entre eux. De façon indistincte, obsédante ». Ce « ils », ce sont les opposants politiques, les militants et les gosses des rues, voleurs et petits délinquants enfermés pêle-mêle dans ce bâtiment de pierre dont « des ombres montent l'escalier, mais personne, jamais ne descend ». Voilà le lecteur saisi à la gorge et embarqué dans un voyage hallucinant.

Le règne de l'arbitraire

Quiconque pénètre dans le bâtiment de pierre quitte définitivement le monde des hommes, l'arbitraire y règne et le sort des prisonniers est scellé d'avance. « À chaque question, il faut faire une réponse brève, une destinée tient en quelques phrases ». Asli Erdogan sait exactement de quoi elle parle lorsqu'elle évoque cette « dislocation sans fin qui est la vie ». Contrainte de quitter la Turquie pour fuir un harcèlement policier devenu constant, et après y avoir subi un viol, cette militante des droits de l'homme et des minorités - arménienne et kurde en particulier - a eu la colonne vertébrale abîmée par un coup de matraque lors d'une manifestation. Depuis, elle souffre d'une douleur chronique qui ne lui laisse pas de répit. Menant jusqu'au bout le crescendo que son récit appelle, Asli Erdogan tient le lecteur en haleine, le bouscule et le dérange, l'entraînant tantôt « dans le mutisme d'un visage humain », tantôt « dans les chuchotements, les sanglots et les cris des victimes ».

Sa voix se fait l'écho d'un ange, un homme qui a succombé à la torture dans cette prison en lui laissant ses yeux. De paragraphe en paragraphe, la voix comme un « spectre surgi au clair de lune » scande une implacable vérité, entremêlant celles du bourreau et de la victime, de l'homme qui a perdu la raison et de l'enfant qui résiste. La lecture de ce petit livre est loin d'être une partie de plaisir. On descend dans les profondeurs et les abysses de l'âme humaine : parfois on manque d'oxygène et on est à la limite



de l'étouffement comme dans cette scène qui voit passer « un bataillon de blessés lissant traîner derrière eux leurs bandages, portant les morts sur leur dos, vaincus, couverts de boue. C'étaient les enfants du bâtiment de pierre. Tout noirs, décharnés, des enfants coupables, battus sinon à mort, du moins sans pitié ».

Le langage du corps

Ce livre qui brise l'un des non-dits de la vie en Turquie est un tour de force formel d'autant plus remarquable qu'il évoque le thème du corps soumis à la torture. Comment formuler ce qui échappe au langage ? Comment exprimer par l'écriture ce que le langage ne peut plus réaliser puisqu'il est réduit à l'impuissance par et sous la torture ? « Le corps et la douleur ont leur propre langage que j'ai essayé de capter à leur niveau le plus spirituel », note sobrement Asli Erdogan. Cette rebelle de l'actuelle Turquie, qui a abandonné une belle carrière de physicienne pour se consacrer à l'écriture, et pour montrer que la dignité humaine est aussi de ne pas fermer les yeux sur le sort de ces milliers de femmes et d'hommes offensés, blessés et brisés par les structures politiques et idéologiques sectaires.

Une voix dérangeante

Les articles de cette romancière et nouvelle-souvent jugés subversifs en ont fait une voix dérangeante et nous rappellent dans le grand vacarme du monde ce que doit être la mission première de l'écrivain alerter ses semblables en leur enlevant leurs œillères. C'est à cela que contribue le témoignage à la fois percutant et poétique d'Asli Erdogan dont il faut saluer l'engagement en faveur des droits de l'homme et des minorités. Il faut oser affronter la beauté âpre de cette « mélodie persistante, obstinée et monotone » qui émane de ce récit émaillé de fulgurances. Il faut oser affronter les ombres et les ténèbres pour se souvenir que l'on meurt encore pour un oui ou un nom quelque part à travers le monde. Il faut enfin oser affronter le « labyrinth des âmes » pour mieux se rendre compte que les pires forces de destruction ne peuvent en rien altérer la beauté des mots. ■

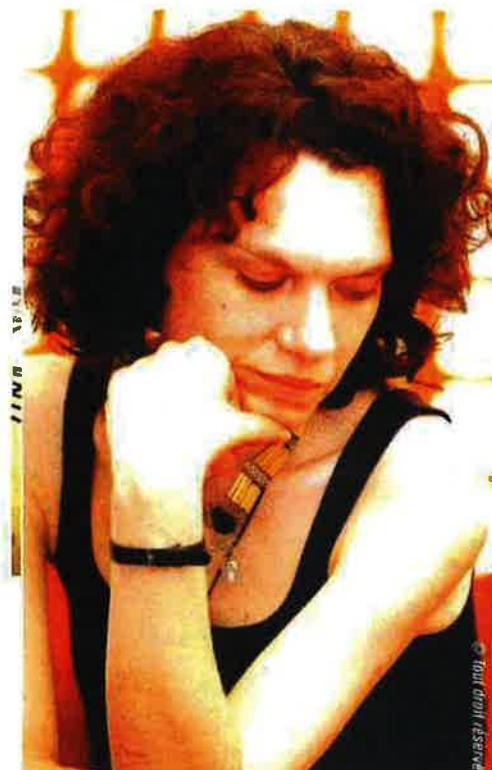
Alexandre Malek Azarian

Le bâtiment de pierre d'Asli Erdogan,
Actes Sud, 112 pages 13,50€



La guerre à l'intelligence est déclarée

Turquie. Asli Erdogan remise en liberté mais pas acquittée, la pression internationale doit continuer.



La libération de la romancière turque Asli Erdogan ainsi que de Necmiye Alpay, philosophe et linguiste, est un premier succès de la mobilisation internationale. Il ne faut cependant pas relâcher la pression car le procès d'Asli Erdogan reprend la semaine prochaine avec le risque de la prison à vie. Son crime ? Avoir collaboré à un journal d'opposition. Mais dans la Turquie de Recep Tayyip Erdogan il ne fait pas bon s'opposer, ni s'exprimer, ni seulement penser. On ne compte plus, en effet, les intellectuels, journalistes, élus, fonctionnaires emprisonnés ou inquiétés pour des motifs dérisoires. C'est une dictature qui s'installe avec un dirigeant qu'obsèdent les Kurdes et que l'Union européenne ménage en échange de l'accord sur les réfugiés. Il est heureux qu'à l'échelle internationale des citoyens se soient mobilisés autour de la figure emblématique d'Asli Erdogan, avec des lectures de ses textes. On a ainsi pu découvrir une écriture poétique d'une beauté et d'une profondeur exceptionnelles, ainsi que la stature d'une femme de courage.

Le Travailleur Catalan entend s'associer à cette mobilisation en publiant un extrait d'un récit, *Le bâtiment de pierre*, bâtiment qui est justement la prison de Bakirköy dans laquelle Asli Erdogan était enfermée depuis le 16 août dernier.

N.G.

Extraits : « ...Malheur à ce qui tombe entre les mains de l'homme ! Nous achevons ce que le ciel et la terre ont commencé... La matraque fait mal, elle brûle comme le feu l'endroit qu'elle touche, mais au matin il ne reste aucune trace, car, parfois, ils ont soin de ne pas laisser de marques. Le ceinturon est plus violent, il te déchire tel un éclair jailli du fond de toi-même. Quant au bâton, il tombe comme un arbre abattu par la hache, il t'endort instantanément et tu ne sens plus rien. Mais les jours suivants la douleur réapparaît. Elle revient avec les vents du sud, l'odeur de la mer, à la fonte des neiges, mais l'os, ton blanc confident, tient bon. Ils font tout chérètement payer, même une poignée de destin. La douleur n'est pas aussi atroce que tu ne le croyais, courir plus vite qu'elle et la distancer est un simple problème arithmétique, tu ne peux le raconter à personne, le partager avec personne, fût-ce avec toi-même, mais tu l'oublies dès qu'elle cesse. Finalement tu redécouvers le plaisir que procure un peu d'eau, de soupe, un matelas, un poêle, ou même un téléviseur qui s'obstine à raconter une histoire. »

In *Le bâtiment de pierre* chapitre Rêves p. 50, 51 Actes Sud.

**LES MOTS ET LES CHOSES**

Toutes et tous avec Asli, pour une Turquie libérée de la dictature

Plus de cinquante personnes - les auditrices l'important largement - se sont retrouvées à la Machine à Musique, à l'initiative de la Machine à Lire et de Lettres du Monde. Hélène de Ligneris, qui les accueillait dans sa librairie, a rappelé que leur présence n'était due qu'à cette volonté partagée de protestation. Toutes et tous étaient venus pour entendre lire des extraits du dernier ouvrage d'Asli Erdogan, *Le bâtiment de pierre*. Elle ne partage (malgré elle) que le nom avec le responsable de son emprisonnement et de la brutale répression des peuples de Turquie.

Au même moment, dans toute la France étaient organisées de semblables lectures militantes pour la libération d'Asli Erdogan. À Marseille, à Montreuil, mais aussi en Gironde, à Branne, on a lu Asli Erdogan, on a soutenu son combat et exigé sa libération. À Paris, à la Maison de la Poésie, c'est la mère d'Asli qui a lu sa lettre dénonciatrice, envoyée depuis la prison pour femmes. Cent cinquante à deux cents journalistes sont actuellement emprisonnés par le régime dictatorial d'Erdogan.

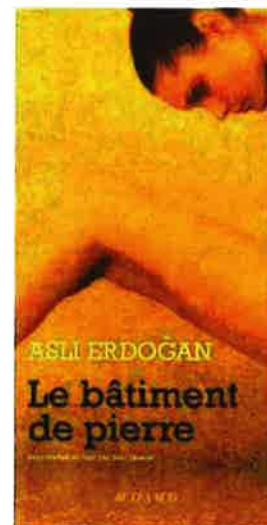
À Bordeaux, Gisèle Güsel Koç, membre du HPD, a lu cette même lettre adressée aux médias. Asli

Erdogan, en lutte et poursuivie depuis 25 ans, est à nouveau emprisonnée depuis août 2016 dans le « bâtiment de pierre » de la prison de Bakirköy. Vient d'être requise contre elle la prison à perpétuité... Ni manteau, ni pull contre le froid, ni minerve pour sa colonne vertébrale atteinte ne lui sont autorisés... Elle subit, à nouveau, ce régime pénitentiaire qu'elle dénonçait, à nouveau déjà, il y a trois ans, dans *Le bâtiment de pierre*. Asli Erdogan ne dissocie pas son travail de journaliste et son travail d'écrivain, fustigeant avec force les injustices faites aux opprimés, aux déshérités, aux enfants enfermés dans les geôles. Tour à tour, Pascale Rousseau-Dewambrechies, Jacques Pater et Alexandre Cardin ont lu, dans le silence, des extraits de l'ouvrage.

« Je suis en quête d'une poignée de vérité... je suis en quête de la chanson de sable. » écrivait Asli Erdogan il y a trois ans. Il lui faut continuer son combat, mais elle est moins seule beaucoup moins seule. Son exigence et sa détermination prolongent celle du grand poète communiste turc, Nazim Hikmet, qui lui murmure en écho la réponse du peuple opprimé qu'elle soutient :

« Mais il t'aime
Parce que toi non plus tu n'as pas
pardonné
À ceux qui ont marqué de cette tache
noire
Le front du peuple turc ».
C'était il y a plus de cinquante ans...

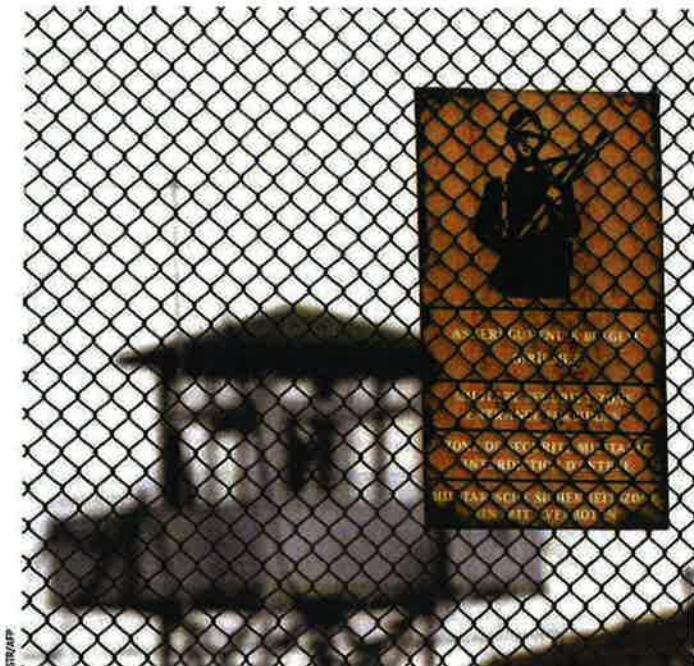
* *Le bâtiment de pierre* (= la prison), Actes Sud Littérature, 80p. 13,50€





Littérature

Le « je » perdu des reclus



STRATF

Asli Erdogan nous livre un sublime roman-poème sur le système carcéral en Turquie.



Le Bâtiment de pierre, Asli Erdogan, traduit du turc par Jean-Déscat Actes Sud, 107 p., 13,50 euros.

« *La vérité dialogue avec les ombres.* » Avec son charme sobre autant qu'évocateur, sa charge critique bien dissimulée sous une strate d'onirisme, cette formule quasi proverbiale pose dès la première page du *Bâtiment de pierre* la coexistence de deux niveaux de texte dans le roman d'Asli Erdogan. Elle dit aussi que c'est dans le rapport entre ces deux entités, dans leur étrange complémentarité, que réside toute la force du court récit. Dialectique entre une face visible faite d'une musicalité et d'une imagerie d'une grande pureté poétique, et un sous-texte éminemment politique. *Bâtiment de pierre* exprime l'horreur turque avec une belle pudeur. Avec une douceur, même, qui paradoxalement dit mieux que toute apprêté la violence d'un système carcéral.

Issu d'une narratrice sans nom à la psychologie trouble et au corps détraqué, le prodigieux

flot de paroles qui constitue le roman-poème se déploie à partir d'un point précis. Un « *bâtiment de pierre* » dont la neutralité du nom contraste avec l'horreur qui y règne. Une prison fourre-tout où intellectuels, militants politiques et voleurs de rien du tout sont soumis à la torture, réduits à l'état de loques humaines incapables de s'exprimer à la première personne. Passée par cette épreuve de déshumanisation, la narratrice tente de reconquérir son « je ». Elle soumet sa mémoire fragmentée à un exercice de cohérence, entreprend une composition poétique susceptible de lui redonner goût à la vie. Cette urgence prend le pas sur la description du sordide carcéral. Celui-ci, pourtant, n'est pas seulement le point de départ du récit halluciné d'Asli Erdogan, connue dans son pays aussi bien comme militante des droits de l'homme que comme écrivain. Jamais, tout au

long de son parcours introspectif pour le moins sinueux, coq-à-l'an morbide ponctué d'idées fixes, l'ancienne prisonnière ne perd de vue la réalité bien concrète du bâtiment de pierre. Les constantes de la littérature carcérale sont d'ailleurs bien présentes dans son monologue. La cohabitation avec les voisins de cellule, l'autorité des gardiens, la crasse qui colle à la peau et aux murs... Tout est là, rien n'est exhibé. Au contraire, ces éléments reposent derrière une enveloppe métaphorique plus fascinante qu'effroyable.

Nul détenu transformé en bête cruelle, dans la poésie de la rescapée, mais un homme qui meurt en lui « *laissez ses yeux car il n'avait personne à me donner* ». Un chœur d'enfants élopés, aussi, qui « *chantait pour exister, avec passion, au nom de la vie, en exhibant le peu qu'ils possédaient encore...* ». En se focalisant sur quelques victoires de la grâce et de l'amour sur l'indifférence et l'oubli, Asli Erdogan donne au cachot un visage profondément humain. Plus humain même que le monde extérieur. Comme si, soumis à l'injustice d'un gouvernement jamais nommé et pourtant accusé sans réserves, la narratrice et ses compagnons d'infortune faisaient de leur dignité une arme contre l'invasion de la cruauté.

Lorsqu'un ange aux « *bras chargés, les poches pleines de lettres saupoudrées de poussière d'étoiles* » fait irruption dans cet univers réenchanté, on saisit combien la lutte entreprise est mortelle. Si la narratrice n'est pas encore passée de l'autre côté, elle a les pieds ici, la tête ailleurs, sans doute aux côtés de l'homme qui lui fit don de ses yeux. Son verbe est l'expression de cet entre-deux. Il file souvent vers des sommets d'abstraction, avant de s'arrêter net. Son auteur le ramène à une altitude plus raisonnable, lui imposant ainsi de rester parmi les vivants. Sa langue est un ange déchu, tout comme la narratrice et l'ensemble du personnel romanesque. *Le Bâtiment de pierre* est un poème subversif au parfum entêtant.

»Anaïs Heluin



UN ROMAN D'ASLI ERDOGAN

Goulag à la turque

DE NOTRE CORRESPONDANTE À ISTANBUL

Le Bâtiment de pierre, par Asli Erdogan, traduit du turc par Jean Descat, Actes Sud, 112 p., 13,50 euros

C'est un long cri silencieux, comme si ceux qui n'ont pas vécu l'horreur ne pouvaient l'entendre. A intervalles réguliers, la narratrice reprend son souffle, en racontant la mort d'A., antienne vertigineuse, qui hante le récit jusqu'à l'obsession, pour l'éternité peut-être. A., « *homme des ténèbres* » dont la tête s'est affaissée et qui s'est éteint sur une dalle froide. Cet ange « *n'a pas pu terminer son histoire* », alors il a laissé ses yeux à la jeune femme pour qu'elle décrive l'enfer du bâtiment de pierre. Elle a pu en revenir mais pas seule. Désormais enchaînée aux ombres macabres qui se heurtent aux murs suintants, elle en est le porte-voix dans le monde qui se trouve de l'autre côté des barbelés.

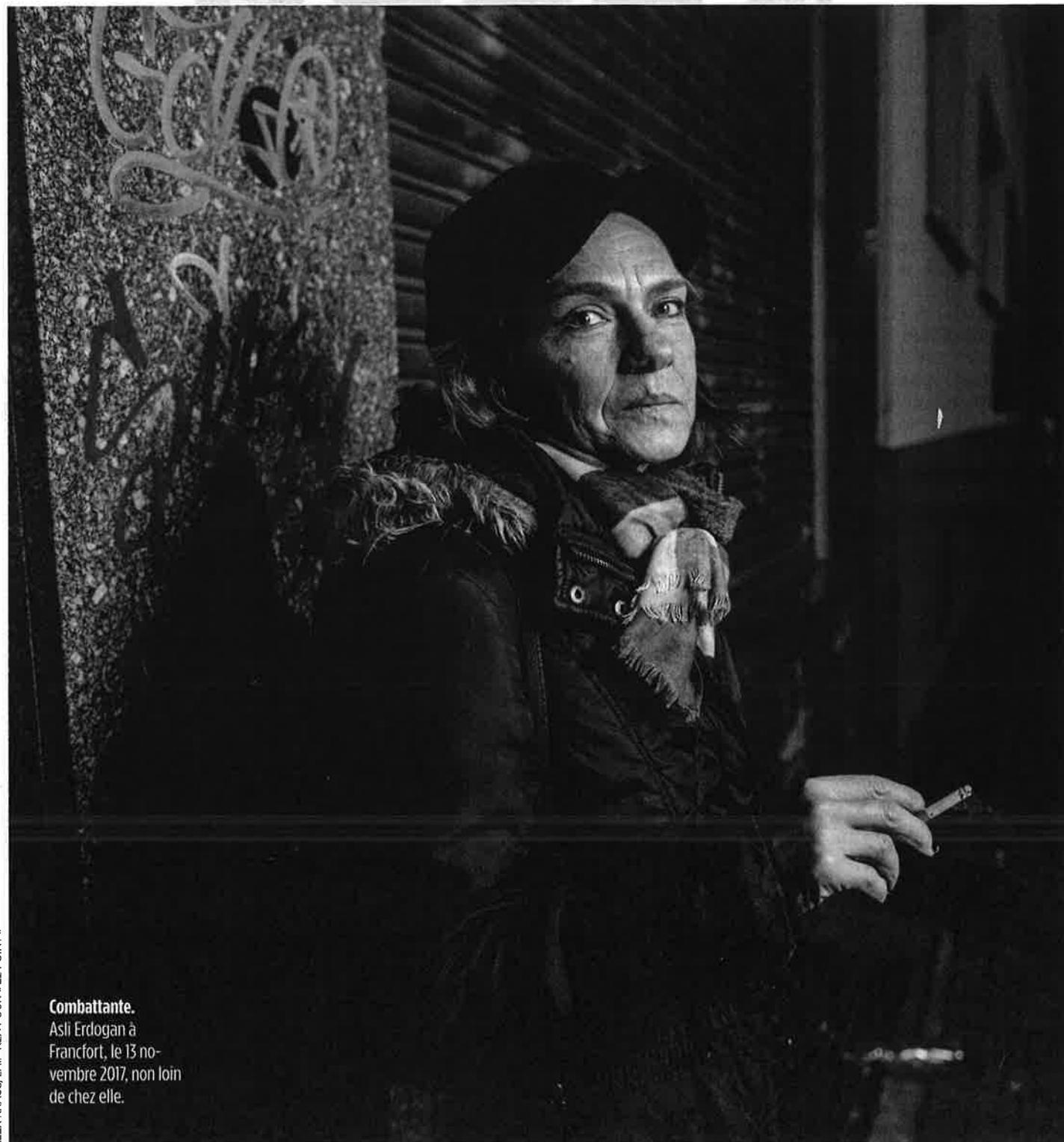
Ce texte déambule entre onirisme et fantastique. Mais il décrit les souffrances bien réelles des hommes et des femmes broyés dans leur chair, la douleur de ces gosses des rues, ces petits brigands que leur vie si courte a déjà condamnés, les prisonniers politiques à la bouche remplie de sang et aux dents brisées. Les parents d'Asli Erdogan, des intellectuels de gauche, font partie des dizaines de milliers de Turcs détenus et torturés au gré des coups d'Etat militaires. En dénonçant la violence institutionnalisée, la romancière les arrache au silence qui protège ces années sombres. La Turquie est encore loin de son examen de conscience. Si ces victimes sont turques, elles sont aussi universelles : leur sort dépasse les frontières et les siècles.

Asli Erdogan (photo), une surdouée qui a étudié au Centre européen de Recherche nucléaire, près de Genève, a abandonné la physique quantique pour l'écriture. Elle est l'une des plus brillantes romancières de la nouvelle génération turque et milite pour les droits de l'homme. « *Si l'on veut écrire, on doit le faire avec son corps nu et vulnérable sous la peau* », prévient la narratrice du « Bâtiment de pierre ». De ce texte aussi sublime que court, dont la tragédie humaine est la matrice, émane pourtant une douceur poétique. Asli Erdogan offre à ces damnés pris au piège un chant lyrique.

LAURE MARCHAND



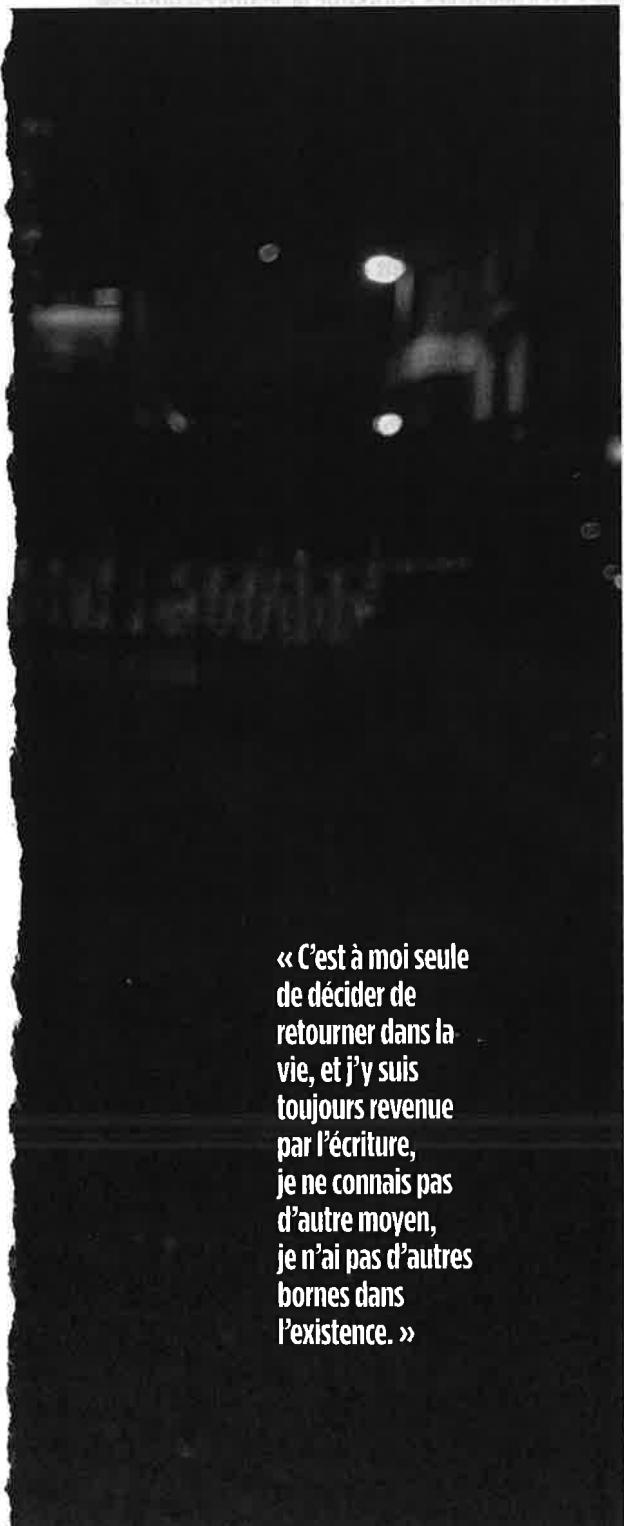
Asli Erdogan : « Une f



Combattante.
Asli Erdogan à
Francfort, le 13 no-
vembre 2017, non loin
de chez elle.

ALEX KRAUS/LAIF/RÉA POUR « LE POINT »

partie de vous meurt»



« C'est à moi seule de décider de retourner dans la vie, et j'y suis toujours revenue par l'écriture, je ne connais pas d'autre moyen, je n'ai pas d'autres bornes dans l'existence. »

L'écrivaine, devenue symbole de l'opposition au régime turc, reste menacée d'emprisonnement. Elle vit à Francfort, où nous l'avons rencontrée.

PAR VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

Elle nous a donné rendez-vous à la terrasse d'un café, pour pouvoir fumer malgré le froid cinglant, et s'excuse de ne pas nous recevoir dans l'appartement qu'elle habite à Francfort—«*C'est trop en désordre, je suis à peine installée*»—, dans ce quartier des musées. Rien ne semble parvenir à réchauffer Asli Erdogan et sa silhouette de moineau. Sous sa casquette de gavroche, elle est presque tout entière dans son regard bleu, intense, et parfois son sourire, qui peut être malicieux. L'écrivaine turque, qui a exercé brillamment pendant cinq ans comme physicienne avant de se consacrer à la littérature et à ses chroniques, a été relâchée mais non acquittée. Elle reste sous la menace d'une nouvelle peine de prison, après avoir été incarcérée plus de quatre mois en 2016, notamment pour «propagande terroriste». Ayant enfin récupéré son passeport en août dernier, elle a pu se rendre en Allemagne, via la France, pour recevoir, le 22 septembre, le prix de la paix Erich-Maria-Remarque. Depuis, Asli Erdogan réside temporairement à Francfort, où nous sommes allés à sa rencontre en novembre. Elle arrivait juste de Barcelone et enchaîne les distinctions, jusqu'au prix Simone-de-Beauvoir pour la liberté des femmes, remis ce 10 janvier à Paris. Son année 2018 commence avec la traduction en anglais du «Bâtiment de pierre» aux éditions City Lights à San Francisco (lire pages suivantes). En février, elle participera à Bamako, à la Rentrée littéraire du Mali. En mars, tandis que s'ouvrira à Istanbul la nouvelle audience de son procès, son premier roman paraîtra en français chez Actes Sud. En Turquie, ses chroniques dans la presse, réunies en un gros volume par son nouvel éditeur, figurent dans les meilleures ventes. Dans ce contexte pour le moins contrasté, Asli Erdogan parle de sa nouvelle vie, toujours hantée par le spectre de la prison mais rythmée par une liberté de mouvement qu'envieraient nombre de ses compatriotes persécutés par l'arbitraire du régime d'Erdogan. ■■■

Repères

- 1967 Naissance à Istanbul.
1994 Premier roman, «Kabuk Adam» («L'homme coquillage»), à paraître en mars 2018, Actes Sud.
1998 «La ville dont la cape est rouge» (Actes Sud, 2003).
2009 «Les oiseaux de bois» (Actes Sud).
2016 Nuit du 16 au 17 août : arrestation à son domicile. Incarcération à la prison pour femmes de Bariköy pour «propagande en faveur d'une organisation terroriste» au motif de sa collaboration au journal prokurde *Ozgur Gundem*.
29 décembre 2016 Mise en liberté provisoire avec interdiction de quitter le territoire.
Janvier 2017 «Le silence même n'est plus à toi», recueil de chroniques (CD lu par Catherine Deneuve, Editions des femmes).
22 juin 2017 Après trois reports, obtient la liberté de circulation.
20 septembre 2017 Première sortie de Turquie, vers la France puis l'Allemagne, où elle demeure.
10 janvier 2018 Prix Simone-de-Beauvoir pour la liberté des femmes.

« Un décret du gouvernement turc assure désormais l'immunité aux civils qui ont défendu le gouvernement dans la nuit du putsch manqué du 15 juillet 2016, non seulement pour le passé mais aussi pour le futur ! »

■■■ **Le Point:** Comment vous êtes-vous retrouvée à Francfort, d'où était parti l'an dernier un vibrant appel des professionnels de la Foire du livre pour votre libération ?

Asli Erdogan: Rien n'était planifié. J'avais appris, à l'audience du 22 juin de mon procès, que je pouvais à nouveau voyager, mais je n'avais pas mon passeport. J'avais raté plusieurs prix en Europe, j'insistais, la police disait que cela relevait du tribunal, et le tribunal de la police. Et, soudain, ensemble, la France et l'Allemagne se sont manifestées, et les autorités ont été mises face à leur mensonge : « Asli Erdogan et Necmiye Alpay [la linguiste incarcérée avec elle, NDRL] ont-elles le droit de voyager, oui ou non ? Où sont leurs passeports ? » Un jeudi, j'ai reçu mon passeport, puis le visa allemand, puis une invitation formelle du ministère de la Culture français [Françoise Nyssen est son ex-éditrice, NDRL], mais, jusqu'à ce que j'arrive à l'aéroport, cette question des documents me terrorisait. Mon billet de retour à Istanbul était pour le samedi, trois jours plus tard. Tout le monde m'a dit que, si je pouvais avoir une bourse et un logement par la ville de Francfort et les institutions littéraires, j'étais folle de rentrer. Alors, j'ai commencé à penser aux invitations suivantes, en Suède et ailleurs... et je suis restée. D'autres me disaient que je pouvais revenir en Turquie, que le dernier rédacteur en chef d'*Özgür Gündem* [le journal prokurde dont elle avait rejoint symboliquement le comité éditorial, NDRL] avait été relâché, mais j'avais trop peur qu'ils annulent mon passeport et que je me retrouve encore bloquée en Turquie alors que je suis invitée presque chaque mois quand mes livres sont traduits quelque part. Donc je suis ici pour quelque temps. J'ai besoin de ce repos, d'être loin de cette peur de la police.

Comment vivez-vous cette existence nomade, où l'on vous invite comme écrivaine mais aussi comme témoin, porte-parole, symbole ?

Ici, en Allemagne, les rencontres sont très politiques, mais en Grèce, c'était beaucoup plus littéraire, et je

parle aussi souvent de mon travail de chroniqueuse, auquel j'ai toujours donné une dimension littéraire. Pour moi, l'écriture n'est pas une tour d'ivoire. En tout cas, je suis heureuse de voyager, d'abord parce que cela m'a manqué de ne pas bouger de Turquie depuis la fin 2015, et aussi parce que cela me fait du bien de m'occuper l'esprit, de ne pas penser au jugement. Je peux vite être obsédée, voire empoisonnée, par des idées noires, très négatives. Alors que là, je suis en pilotage automatique. On me dit : « Soyez à Barcelone à telle heure », et j'ai juste à prendre l'avion. C'est une vie beaucoup plus légère. Ecrire, c'est une très grande confrontation. Si je m'assois pour écrire en ce moment, seule avec moi-même, je ne suis pas sûre d'être en mesure de faire face.

Arrivez-vous à penser à autre chose qu'à votre situation d'accusée du régime de votre homonyme le président Erdogan ?

C'est très mélangé, on veut à la fois oublier et se souvenir. Il n'y a pas un seul jour où je ne pense pas à la prison. Quand je vous attendais au café, je ne sais pas pourquoi, quelque chose m'est revenu. Ça resurgit. Je récupère peu à peu, mais, comme dans « Le bâtiment de pierre » [récit paru en 2009 en Turquie et en 2013 en France, NDRL], la nuit éternelle est toujours là. Une partie de vous survit, une autre meurt, et puis vous savez qu'il y a tant de gens qui ont été aussi maltraités que vous, qui ont subi des injustices, et que cela continue. Mais ce n'est pas un remède au poison.

Les arrestations et procès se poursuivent en Turquie. Vous tenez-vous au courant de l'actualité de votre pays ? Comment vivez-vous ces nouvelles depuis l'Allemagne ?

Je me dis que je ne veux plus entendre parler, et, trois jours après, je me rues sur les journaux, ce qui m'est encore arrivé récemment. Ma mère m'a appris qu'un décret du gouvernement assurait désormais l'immunité aux civils qui ont défendu le gouvernement dans la nuit du putsch manqué du 15 juillet 2016, non seulement pour le passé mais aussi pour le futur ! Imaginez

En librairie : d'autres voix de la littérature turque

Oya Baydar Génération communiste



Dialogue poignant entre deux voix, la Turque et la Kurde de Turquie, dans ce livre intense de la lauréate du prix France-Turquie 2017. Elle y revient sur son engagement communiste et les combats de sa génération, s'interrogeant sur leur validité, par rapport au point de vue de l'autre. (Sortie le 18 janvier). « Dialogue sous les remparts », traduit du turc par Valérie Gay-Aksoy (Phébus, 96 p., 15 €).

Elif Shafak Star de la diaspora



Star des lettres turques, figure de la diaspora (née de parents turcs à Strasbourg), l'auteure signe un livre captivant. Peri, grande bourgeoisie turque, se souvient de ses jeunes années lors d'un dîner mondain. Un roman qui interroge la société turque, la situation de la femme, et le statut de la religion. « Trois filles d'Eve », traduit de l'anglais par Dominique Goy-Bonnet (Flammarion, 480 p., 22 €).

Burhan Sönmez Histoires en liberté



Quand Asli Erdogan dit qu'il n'y a pas qu'une seule manière de parler de la prison, celle de cet écrivain kurde, né en 1965, qui en a fait l'expérience, impressionne. A Istanbul, quatre hommes incarcérés dans la même cellule se racontent entre deux tortures. Sombres, solaires, leurs récits créent, chacun à sa manière, une ville de liberté. « Maudit soit l'espoir », traduit du turc par Madeleine Zivaco (Gallimard, 288 p., 21,50 €).

Zehra Dogan Artiste kurde en prison



Cette journaliste et artiste-peintre kurde de 28 ans, remarquable de talent, a été arrêtée en juillet 2016. Elle est emprisonnée pour ses dessins dénonçant la répression d'Erdogan. Ses œuvres, sorties au fur et à mesure qu'elle les réalise avec les moyens du bord, sont exposées en Bretagne jusqu'au 21 janvier et en mars à Paris. Ce livre raconte en mots et en images son combat. « Les yeux grands ouverts » (Page, 96 p., 19,50 €).



ginez ce qui peut arriver lors d'une manifestation où des pro-Erdogan blessent ou tuent des opposants. Je n'arrivais pas à le croire. Et que penser des prisonniers accusés de liens avec le terrorisme qui doivent désormais porter un uniforme ! Et s'apprêtent à entamer une grève de la faim. Je crains des morts en prison. Les choses sont très sérieuses et elles empirent. Je ne suis pas pour fermer toutes les portes du dialogue, mais l'Europe ne peut pas prétendre négocier avec une démocratie, ou alors en fermant les yeux et les oreilles sur ce qui se passe en Turquie.

Comment envisagez-vous de revenir à l'écriture ?
C'est à moi seule de décider de retourner dans la vie, et j'y suis toujours revenue par l'écriture, je ne connais pas d'autre moyen, je n'ai pas d'autres bornes dans l'existence. Quand je recommencerais, je pense que ça ira mieux. Je n'écris plus depuis ma sortie de prison. Rien ne vient. J'avais quelques histoires en cours, mais je les ai laissées en Turquie, je pense que c'est trop tôt. J'ai la pression, tout le monde veut que j'écrive sur la prison, et je résiste. Depuis l'enfance, j'ai ce côté indiscipliné en même temps qu'un côté enfant sage. Une sorte de résistance étrange à faire ce qu'on attend de moi.

Vous avez déjà écrit sur la prison, justement. Est-ce sa réalité désormais vécue qui vous empêche d'y retourner par l'écriture ?

C'est un vrai sujet. Car « Le bâtiment de pierre » a eu de bonnes critiques, mais certaines, en Turquie, ont été plus mitigées. On me disait : « Ce n'est pas le lan-

gage de la prison. » Ils voulaient un langage de pierre pour parler des pierres alors que dans mon livre c'est le contraire : mon langage est très poétique, difficile à déchiffrer, comme un nuage. Or l'expérience de la prison était très proche de celle que je décrivais. Le trauma ne demande pas de détails, on se souvient de la prison, du viol, comme d'une photo en noir et blanc, impossible à effacer. Je ne me souviens pas des détails, des noms, c'est comme dans la fiction, je dois inventer. Je ne suis pas dans le faux, du moins pour moi, car il n'y a pas qu'une façon de parler de la prison, de la torture, du viol, de la mort, c'est toujours un nouveau défi. Le mien tourne autour de cette question de l'indicible.

A plusieurs reprises, vous citez le viol comme exemple de l'indicible. Avez-vous aussi traversé cette « expérience » ?

Oui. C'est difficile de savoir à quel point ça vous blesse. Les effets surgissent à retardement.

Vous venez de recevoir le prix Simone-de-Beauvoir. Un livre collectif des Editions des femmes vous rend hommage. La solidarité féminine a-t-elle compté dans votre parcours ?

Simone de Beauvoir m'a ouvert les yeux quand j'avais 15 ans. Quant au livre d'hommage (1), il s'adresse à moi en tant que symbole, car en Turquie je représente beaucoup de gens encore emprisonnés. Même si je suis partiellement dehors, je suis toujours inculpée. Des centaines de milliers de victimes demeurent, pas seulement en Turquie, tout acte de solidarité vaut aussi pour elles, et pour la liberté d'expression. J'ai tenu grâce aux femmes, oui, dans des temps troubles de ma vie, en 2003, lorsqu'un ex-petit ami a écrit un livre quasi pornographique sur moi. Les médias s'en sont fait l'écho, moi j'étais une putain et lui n'était coupable de rien, c'était l'homme marié. J'étais sur le point de quitter le pays, des femmes turques ont organisé une marche, le livre a été retiré des librairies, mais 12 000 exemplaires avaient déjà été vendus, cela ne m'était jamais arrivé pour mes livres ! Les femmes sont plus solidaires et plus enclines au sentiment maternel les unes envers les autres, je crois qu'aucune féministe ne m'en voudra de dire cela. En prison, je l'ai constaté, à l'intérieur comme à l'extérieur, car les visites sont essentiellement celles des mères, des sœurs.

Qu'est-ce qui vous manque le plus ici ?

Ma mère, mon appartement, mes plantes, mes livres... Je n'ai rien d'autre, je n'ai jamais dépensé d'argent dans les fringues, ma maison est moche, mais j'ai une grande bibliothèque.

Votre premier roman, en cours de traduction, paraît en mars chez Actes Sud. De quoi s'agit-il ?

D'une histoire d'amour entre une Blanche et un Noir, un Caraïbe. Ce roman est dédié à un Malien qui a beaucoup compté dans ma vie. J'étais encore physicienne, je suis tombée amoureuse d'un Africain et, auprès des immigrés, j'ai découvert le racisme dans mon pays pendant ces années 1990 où chacun le niait. Je me suis engagée en écrivant pour le dénoncer. C'est ainsi que ma vie politique a commencé ■

1. « Poète... vos papiers ! » (Editions des femmes, 136 p., 15 €).

« L'Europe ne peut pas prétendre négocier avec une démocratie, ou alors en fermant les yeux et les oreilles sur ce qui se passe en Turquie. »

Extrait : « Le bâtiment de pierre »

« Les murs se resserraient, noircissaient, s'animaient, s'avancraient vers moi et m'emprisonnaient dans mon corps.

La frontière qui me sépare de moi-même s'épaississait au point que ma voix ne pouvait plus la franchir. La tête appuyée sur les genoux, j'attendais de sombrer dans des ténèbres semblables à la nuit ou d'émerger dans un rêve tissé de pure clarté... D'avoir des ailes ou de me pétrifier. » (Traduit du turc par Jean Descat, 2013, Actes Sud, 112 p., 13,50 €.)

À LIRE : LE DOSSIER TURQUIE, LA LIBERTÉ D'EXPRESSION AU PURGATOIRE SUR **lepoint.fr**